« LES CHANTS DE MANDRIN »

L'HUMANITE, 25Janvier 2012

Cinéma

Rabah Ameur-Zaïmeche « Les étoiles, je les aime bien accrochées dans le ciel »

Mots clés : cinéma, entretien,

Avec les Chants de Mandrin, le réalisateur et comédien au grand cœur Rabah Ameur-Zaïmeche emporte une nouvelle fois notre conviction.

Nous avions aimé et défendu *Wesh Wesh, qu'est-ce qui se passe?* (prix Louis-Delluc du premier film), *Bled Number One* (prix de la jeunesse à Cannes) et *Dernier Maquis* (Quinzaine des réalisateurs). Nous avons aimé encore *les Chants de Mandrin* (prix Jean-Vigo).

Pourquoi, après vos trois premiers films, qui traitaient de l'immigration maghrébine, de la différence, vous êtes-vous ancré dans un sujet qui semble s'adresser d'abord aux connaisseurs de l'histoire de France?

Rabah Ameur-Zaïmeche. J'ai voulu ressusciter le personnage. Personne ne le connaissait, sinon comme un Robin des bois mythique de la contrebande. Cela dit, l'histoire commence après la mort de Mandrin, mais il est évoqué pendant tout le film, de même que ses écrits et ses poésies.

Comment l'avez-vous connu vous-même?

Rabah Ameur-Zaïmeche. Son esprit s'est révélé à moi à l'âge où j'étais môme. Cela grâce à un prof, sûrement communiste, qui nous parlait de la Révolution française jusqu'à la Terreur, avec même un peu de Bonaparte, de Rimbaud, de La Fontaine. C'était un de ces instituteurs en blouse bleue à l'ancienne, et il s'agit de l'école Eugène-Pottier à Montfermeil, ville qui a eu une municipalité communiste jusqu'à mes dix-huit ans. Après, la droite l'a emporté. Je demandais au maire quand allait arriver le droit de vote pour les étrangers et il m'expliquait que cela finirait par arriver mais que ce n'était pas pour tout de suite. Je n'ai pas les fafs français et cela m'a permis de résister.

Mais pourquoi soudain cette émergence?

Rabah Ameur-Zaïmeche. C'est venu après Dernier Maquis et sa muraille de palettes rouges. Je me suis dit qu'il fallait peut-être faire remonter dans le présent cette nature des campagnes françaises. Pourquoi fait-on un quatrième film ? Pour montrer l'invisible. Avec un tel sujet, c'était imparable. Il faut dire que j'avais été quelque peu heurté par l'accueil de Dernier Maquis. J'avais à séculariser des minorités musulmanes, je voulais montrer de nouvelles gueules dans le cinéma français. On a joué sur les ambiguïtés et cela a froissé.

Donc…

Rabah Ameur-Zaïmeche. Pour contredire, il fallait réveiller les prémices de la République. Peut-être aurions-nous dû faire les Chants de Mandrin en premier. Les deux films ont beaucoup en commun, sinon que celui-ci nécessitait un peu plus de moyens. Il fallait être dans un temps différent, à la recherche d'un rêve, sans doute, plus que dans la reconstitution d'une époque. Nous ne voulions pas être dans le détail futile mais dans le souffle de l'épopée, dans le mythe de ces hommes des bois qui restent dignes devant les dragons du roi. Et puis, leur contrebande, ce sont du sel, des livres, des étoffes, des bijoux aussi, mais pour rendre leurs femmes plus jolies. Cela en fait des héros très dionysiaques.

Pratiquement, comment faites-vous?
Rabah Ameur-Zaïmeche. On ne story-boarde pas. Pas de plans dessinés à l'avance, prêts à tourner. Les tableaux sont ancrés dans nos cœurs. C'est un travail en profondeur pendant la préparation, qui s'amalgame à la réflexion sur le financement du projet. Il n'y a pas d'action possible, pas d'idée si on ne prend pas en compte qu'on engage un processus actif qui nous permet de faire les bonnes rencontres avec les bonnes personnes. Cela tient aussi au rôle de la nature. Par exemple, la première journée a été consacrée aux chevaux et ils se sont mis à jouer sur le sol, à passer derrière la caméra. Je n'ai jamais fait de cheval mais on leur a parlé, demandé la permission de les monter et ils étaient d'accord. Ce sont des camarades de la Confédération paysanne qui nous ont fourni ces décors, qui sont dans l'Aveyron et les Causses. On s'est rencontrés pendant la préparation mais, en ce qui concerne les chevaux, c'était la première journée. Millau nous a donné les clés de la ville, fourni le beffroi pour tourner les intérieurs des cachots.
De qui vous sentez-vous proche ou, pour le dire autrement, si vous n'aviez pu mettre le film en scène vous-même, à qui auriez-vous aimé le confier?
Rabah Ameur-Zaïmeche. J'aurais bien aimé voir Jean Rouch faire cela. J'aime chez ce documentariste ses méthodes de tournage. Nous, nous avons fait le film en dix semaines, de début octobre à la mi-décembre 2010. Le temps était clément mais il faisait très froid.
Comment avez-vous arrêté la distribution?
Rabah Ameur-Zaïmeche. Cela a été facile. J'ai employé les lascars de mes films précédents, en leur adjoignant Jacques Nolot et Jean-Luc Nancy. Nolot nous a permis de gonfler le rôle. Sa présence sur le plateau nous cabrait. Il s'est plié à notre jeu, notre méthode de travail, à savoir commencer doucement, passer à l'étape de la capture pour, enfin, toucher le cœur des hommes. Quant à Nancy, on connaissait ses œuvres majeures, on savait qu'il portait bien le chapeau. C'était aussi un symbole qu'il joue l'imprimeur.
Cela vous contraint-il à tourner dans l'ordre?
Rabah Ameur-Zaïmeche. Non, pour des raisons pratiques, nous avons débuté par le déserteur, mon personnage n'est entré qu'à la quatrième semaine et nous avons terminé par la complainte, puis nous avons filmé l'imprimerie à Narbonne. La complainte est un moment fort, un péan du free-style, cela s'adresse à toutes les époques. La joie reste l'instrument majeur pour résister à toutes les oppressions. Il fallait des gens courageux, un imprimeur, un colporteur, un marquis éclairé mais qui, à la fin, est comme un bateau ivre. Que va-t-il faire? Et il ne fallait pas de stars. Les étoiles, je les aime bien accrochées dans le ciel.

***Les Chants de Mandrin*, France. 1 h 37**. Il ne s'agit pas tant de Mandrin (1725-1755) que de sa descendance. L'action se déroule à l'époque mais l'esprit de révolte, de résistance, est éternel. Parler d'hier, ce que fait le film, est prendre date pour aujourd'hui. Un bandit ou défini comme tel (mais par qui ?) s'érige contre les puissants. Un film d'époque, soit, mais laquelle ? Là est la force de ce film réfractaire aux pouvoirs en place, qui marche parfois sur les traces de Renoir, parfois sur celles de Rosselini, une fois passé la télévision. Á voir sans penser seulement à hier. Partis à vingt ou trente, tous habillés de blanc; ils furent si nombreux...

Entretien réalisé par Jean Roy